



Joseph PAGANON

Sénateur de l'Isère, ancien Ministre. 1880-1937
Promotion 1903.

Notre camarade Joseph Paganon, sénateur de l'Isère, ancien ministre, s'est éteint à Paris, le 2 novembre 1937.

Né à Vourey, le 19 mars 1880, il avait passé ses années d'enfance à Sainte-Agnès, petit village de montagne ; son père y était instituteur et fut son premier maître.

Brillant élève à Vaucanson, puis au Lycée de Grenoble, il put, grâce à une bourse, poursuivre ses études à la Faculté des Sciences de Lyon et à l'Ecole de Chimie d'où il sortit, en 1903, avec le diplôme d'ingénieur-chimiste et la licence ès sciences.

Parti à Paris comme secrétaire à la Direction des Etablissements Poulenc, il poursuivit ses études à la Sorbonne où il fut élève de Bouveault.

Un travail sur la soie artificielle lui valut une bourse d'études en Allemagne. Il y resta quelque temps attaché à l'ambassade de France à Berlin, et suivit à la Faculté des Sciences les cours du grand chimiste Fischer.

Revenu à Paris avec un lourd bagage de science et d'expérience, il tint au journal « Le Temps » la rubrique économique et sociale, en même temps que, comme secrétaire général du Comité National des Conseillers du Commerce extérieur, il réorganisait complètement le statut de cet organisme.

En 1914, il est chef de cabinet de M. Pams, ministre de l'Agriculture. Il part comme sous-officier, puis officier interprète dans les chasseurs, avant d'être appelé à mettre ses connaissances de chimiste au service de la Défense nationale et affecté comme officier d'artillerie au Ministère de l'Armement.

Peu après la fin de la guerre, M. Pams, devenu ministre de l'Intérieur, le rappelle auprès de lui comme chef de cabinet. C'est là qu'il prend le goût de la politique. Il se présente une première fois, sans succès, aux élections législatives. En 1924, il est élu député. Le caractère de sa carrière parlementaire ne saurait être mieux dépeint qu'en relisant l'article que Georges Suarez lui consacrait, le 24 janvier 1933, dans « Le Temps » :

Le parti radical-socialiste suppose en lui-même plus de nuances et de contrastes qu'un Parlement tout entier. On affirme qu'il emprunte sa force et son équilibre à cette diversité. Il s'est composé, peu à peu, avec des éléments de transition, des courants d'idées qui vont et qui viennent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Certains sont allés à lui pour être plus près des socialistes. D'autres l'ont rejoint pour ne pas être trop éloignés des modérés. Enfin, quelques-uns demeurent à égale distance de leurs préférences et de leurs ambitions. Cette bigarrure comprend un ensemble que le parti ne désavoue pas. C'est du reste à cette variété d'opinions que le parti radical doit son oscil-tion

entre les réalités nationales et les nécessités électorales : cette tactique ne suppose pas que des défauts ; elle exige des qualités. Elles apparaissent chez certains personnages qui sont symboliques, par leur caractère, leur silhouette, leur passé, d'une tendance ou d'une orientation. On les écoute parce qu'on leur sait gré de ne pas exercer leur influence avec apparat et de ne pas compromettre le succès de leurs tentatives en occupant des positions trop tranchées. Parmi ceux-là, M. Joseph Paganon, député de l'Isère, qui fut sous-secrétaire d'Etat dans le cabinet Herriot a une place de premier plan.

Trois traits le distinguent et l'éclairent : il a le type italien ; il est montagnard et ingénieur-chimiste.

De quelle chaude hérédité a-t-il recueilli ce visage méditerranéen qu'il exploite avec une coquetterie discrète ? Pour mettre en valeur la saillie de ses pommettes, Joseph Paganon a fait tailler sa barbe en collier à la Cavour. Elle découvre une chair tendue, trouée de prunelles ardentes qui flambent et qui ne brûlent jamais. Il sait que son personnage est sévère. Il a porté tous soins à entretenir cette sévérité. Il s'applique à en corriger les effets avec une bonne grâce inlassable. Il y réussit sans se forcer, car sa sincérité commence dans la qualité de ses sentiments. Il en témoigne même lorsque sa délicatesse lui joue de vilains tours. On lui attribue généralement une certaine sensibilité d'épiderme qui n'est pas incompatible avec les dons du cœur, mais qui contraste étonnamment avec son penchant pour la mesure, l'apaisement, la négociation et la conciliation.

C'est que la montagne où il est né l'a fait d'une indépendance chatouilleuse, parce que la vie y est plus rude, plus libre. Pour les mêmes raisons, on y est plus indulgent. La lutte avec l'élément suffit au montagnard. Elle l'épuisé assez pour qu'il ait le désir de vivre en paix avec les hommes. Il est donc préparé par la nature des choses à subir paisiblement les travers de ses semblables pour ne pas entamer l'effort qu'il réserve à une terre difficile. Cette double préoccupation l'oriente vers les amitiés, le rend facile à vivre et volontiers disposé aux arrangements quand surgissent les interminables procès de l'existence provinciale.

Joseph Paganon fit ses débuts d'écolier dans la classe où son père professait. Il fut reçu au concours des bourses et entra au lycée de Grenoble. Il avait quitté sa montagne bourré d'enthousiasme et d'ambitions littéraires. Il espérait bien cultiver au lycée ses premières méditations de jeune homme dans la solitude de ses forêts natales. Mais l'influence du milieu où sa maturité d'homme s'épanouit le rit soudainement bifurquer vers les sciences. Il vivait aux environs de Lancey, dans l'Isère. Il y rencontra un Pyrénéen de génie Aristide-Berges, qui le premier s'avisait d'utiliser les hautes chutes et la houille blanche. C'est une commune de la circonscription que représente à la Chambre M. Paganon qui eut le privilège de connaître en France avant toutes les autres les bienfaits de l'électricité et de l'électrochimie.

La science en même temps accomplissait un tour de force plus modeste, mais qui a sa place dans le sujet qui nous occupe. Joseph Paganon eût peut-être été un révolutionnaire en politique, si les expériences qui bouleversaient les doctrines de la chimie et de la physique n'avaient pas capté, dès sa jeunesse, l'irrésistible besoin de nouveauté et de changement que toutes les âmes généreuses portent en elles à vingt ans. La chimie, du reste, le préparait innocemment à tenir son rôle futur dans le parti radical. Il aimait les accommodements, ai-je dit. Or, les accommodements ne se font pas sans quelques amalgames.

Cette fois. Joseph Paganon baigne, pour de bon, dans l'analyse et la synthèse. Ce n'est pas une si mauvaise façon d'aborder un destin politique. « La science, a dit E. Pelletan, surprend la vie à l'œuvre dans la chimie organique. » L'étudiant, pendant les années qui vont venir, ne se dérobera à aucune des surprises que lui promet Pelletan. Il accomplit avec ferveur ses étapes scolaires. Licencié ès sciences, ingénieur-chimiste, il suit encore les cours de Bouveault à la Sorbonne. C'est de lui qu'il tiendra le sujet de sa thèse de doctorat.

La vie pourtant ne lui donnait pas sur-le-champ les moyens de méditer et de recueillir de la science pure le profit de son effort. C'est pourquoi il accepta d'entrer dans un établissement de produits chimiques ; puis, au ministère du Commerce, il affronte un concours qui accorde aux lauréats une bourse pour des voyages d'étude à travers l'Europe. Il est reçu avec le numéro 2 ; sujet : la soie artificielle.

Il gagne l'Allemagne, la patrie de Goethe. du nudisme et des grands cartels économiques. La matière est de qualité pour un amateur de synthèses. Il s'arrête dans la Ruhr, séjourne à Bonn et à Francfort, à Berlin, à Hambourg, traverse la Saxe, gagne l'Autriche, se fixe à Budapest, rentre en France et part pour l'Angleterre. Après avoir contemplé en plein essor le développement prodigieux de l'industrie allemande, il reste frappé par le déclin de l'expansion anglaise. La flotte marchande de Guillaume II est partout, et ce qu'elle conquiert sur les marchés du monde, c'est le commerce britannique qui le perd.

Tandis que l'horizon se découvrait au jeune regard du voyageur, il notait dans ses rapports au ministère les étapes de son angoisse grandissante. L'esprit d'analyse, appliqué à la politique, produit parfois, au lieu du vrai, quelque chose oui en usurpe pour un temps le crédit, je veux dire le spécieux. Il prétend découvrir les lois de l'enthousiasme par les mêmes méthodes qui ont découvert les lois de la chaleur et de la lumière. Paganon s'est splendidement gardé de ce travers.

Certes, si impatient qu'il soit de se mettre en paix sur des ventes capitales, il ne fait jamais un pas en avant qu'après s'être assuré sur le terrain qu'il va quitter. Mais il ne perd pas de vue les sources morales où il aspire à se rafraîchir. Il ne s'agit pas pour lui d'une opinion appuyée par les statistiques ni d'une découverte dans le domaine limité des réalités. Il s'agit de savoir où il va, comment il doit se comporter devant un fait, quel sens donner à ce que cachent les apparences. L'évidence même ne le satisfait pas. Il y a trop de danger dans la chute pour qu'il s'appuie sur un bâton qui pourrait rompre Lui-même pèse toutes les preuves avec la sévérité d'un contradicteur qui pourrait les nier. Il est le plus sévère et le plus exerce de ses contradicteurs Et il lui arrive d'écartier avec sa raison les objections de sa raison.

Dans ses randonnées laborieuses, il a rencontré un grand journal Jules Huret. Une collaboration secrète est née de cette amitié, et quand plus tard, il se présentera à Adrien Hébrard avec une érudition impatiente de voir le jour et d'affronter l'opinion, il deviendra, sans peine, dans le « Temps » le titulaire de la rubrique économique et sociale. Dans le même moment il réorganise le Comité National des Conseillers du Commerce extérieur dont Jacques Siegfried était le président.

Il lie dès lors son destin à la cause des réalités efficaces. D'une part il apporte à résoudre les problèmes économiques le secours d'une expérience double : celle dont son tour de l'Europe, à la veille de la catastrophe de 1914, l'a enrichi, et celle aussi d'un scientifique qui n'a pas borné au laboratoire ses désirs et ses aspirations. D'autre part, il transpose sur le plan de l'action les dons qui ne se sont manifestés jusqu'à ce jour qu'à la rude école du savoir. Il est chef de cabinet de M. Pams, ministre de l'Agriculture, quand la guerre éclate. Mobilisé dans les chasseurs, comme interprète d'allemand, sa qualité et sa compétence de chimiste le désignent bientôt pour être affecté au ministère de l'armement, en qualité d'officier d'artillerie.

1919. La paix et la confusion qu'elle prolonge après la guerre, et les horreurs qu'elle a laissées. Paganon reprend sa place auprès de Pams, devenu ministre de l'Intérieur du cabinet Clemenceau. Le lent retour à la vie normale et les dernières influences qui s'étaient exercées sur lui l'avaient familiarisé avec un monde nouveau. Paganon, qui s'en était approché avec prudence, avait dû prendre, pour l'observer, les mêmes précautions silencieuses qu'on lui recommandait jadis pour l'examen des rayons Röntgen. Il abordait, en définitive, la politique par son côté le moins compromettant : celui du technicien.

Paganon n'avait pas mis son drapeau dans sa poche. En 1919, il avait été candidat malheureux dans l'Isère comme radical socialiste. En 1924, il passe au premier tour sur la liste du cartel des gauches, avec 4.000 voix d'avance sur le candidat le plus favorisé. Enfin, en 1932, la première circonscription de Grenoble le plébiscite.

Mais notre montagnard n'avait pas oublié ses ressources de chimiste. Si je ne redoutais pas les effets de sa sensibilité, qui est aiguë, je dirais que jamais sa science, dont il avait su faire un art, ne le servit autant que dans les conjonctures parlementaires. Il est de toutes les commissions techniques : les travaux publics, les prestations en nature, les planteurs de tabac. Il est rapporteur du projet de loi sur le contrôle de la direction des chemins de fer. En un mot, il fait son avenir avec son passé et sa carrière sur la modestie et un sage équilibre.

On peut dire qu'il atteignit, au bout de ce long effort, le point culminant de cette culture parlementaire, un peu spéciale, faite à la fois de psychologie électorale, du sens des nécessités nationales et d'érudition technique, trois aspects des difficultés qui rendent périlleux l'exercice du mandat législatif. La crise financière de 1925-1926-1927 ne surprendra cependant pas M. Paganon dans une de ces postures fausses auxquelles contraint trop de députés la difficile obligation de concilier les intérêts de la circonscription et ceux du pays. Et il se révélera, au cours des temps douloureux de 1926, pourvu d'un instinct sûr pour tout ce qui touche aux besoins vitaux du redressement.

Sa tâche de parlementaire est déjà copieuse. Elle n'est pas complète. Avec une pudeur inattendue, il réserve une place particulière à sa contribution personnelle pour faciliter la reprise de la vie économique dans le pays. Il prend l'initiative du projet de loi qui classera 41.000 kilomètres de routes départementales dans le cadre national. La loi votée, c'est à peine si l'on en parla. C'est le secret de ce travailleur infatigable et discret. Et pourtant, sa loi transformait pour la première fois depuis 1810 le statut routier de la France.

De clocher en clocher, il ne gagne pas encore les tours de Notre-Dame, mais il s'en approche. En 1925, il est élu membre de la commission des finances, qui lui confie le rapport du budget des affaires étrangères, le plus important après celui du budget général. Il l'est demeuré pendant six ans, jusqu'à son entrée dans le cabinet Herriot. Puis il fut délégué à la Société des Nations, avec Briand, Boncour et Loucheur. Sollicité à trois reprises par MM. Tardieu, Chautemps et Laval de faire partie de leurs cabinets. Paganon n'a pas dit oui, certainement par fidélité à son parti ou à ses fonctions du moment, mais surtout parce que nul homme n'a autant que lui la crainte de l'échec, la peur de décevoir. Il a de lui-même une opinion rigoureuse qui ne l'enivre pas. Il se sent un laborieux, un sincère et une volonté. Il ne croit pas qu'on peut improviser le génie, même par des synthèses. S'il l'a parfois aperçu au bout de son microscope, l'expérience lui a appris que quand il n'était pas une longue patience il devenait un danger.

Il ne procède pas autrement dans sa tâche de militant : il a horreur des opinions toutes faites, des principes rigides et de la médisance. Dans un milieu où bien souvent les carrières s'échafaudent sur des réputations compromises, Paganon apparaît comme un phénomène. Mais il ne faut pas oublier qu'il est chimiste et qu'il met à découvrir les âmes la même sûreté qu'à décomposer les corps. Il a ses amis et ses admirations. Il est lié avec Pierre Laval par une vieille et forte amitié ; Tardieu et Camille Chautemps l'appellent « Paga » avec affection. Aristide Briand l'a délégué à la Société des Nations : Edouard Herriot l'a choisi pour intime collaborateur ; il lui en témoignait tout récemment sa gratitude et son estime. Sa loyauté l'a servi en politique presque autant que la chimie. Elle l'a aidé à se mouvoir sans rougir de ceux qu'il aime dans les méandres compliqués de la politique radicale. Le fin du fin, pour une âme bien trempée, n'est ni de renier, ni de trahir. Un petit drapeau, toujours le même, crânement planté sur le chapeau, sert bien mieux la destinée que les reniements les mieux compliqués. Paganon sur son feutre en a fixé un comme cela, que l'on a pris l'habitude de saluer au passage.

On sait qu'il est fidèle, conciliant et sans passion. Il a fait la preuve qu'il était apte à comprendre les problèmes de la politique étrangère et à les saisir. Il y a mis mieux que de l'intelligence : du tact. On l'écoute ; on l'a suivi souvent. Tant mieux ! Ce montagnard au regard franc, à la démarche légère et assurée, a pris un bon départ pour l'altitude. On pourra le suivre aux tournants des sentiers qui conduisent aux sommets difficiles.

Georges Suarez.

Une semaine après la parution de cet article, M. Joseph Paganon devenait, pour la première fois ministre des Travaux publics. Il reste à la tête de cet important département ministériel pendant un an, sous quatre cabinets successifs. Il se vit ensuite confier le poste délicat de ministre de l'Intérieur, pendant six mois, en 1935. C'est à ce moment qu'il fut élu sénateur.

La mort est venue mettre un terme prématuré à sa brillante carrière.

C'était un camarade dont nous étions fiers et auquel nous étions reconnaissants de n'avoir, dans les honneurs, oublié ni l'Ecole, ni les camarades qu'il y avait eu. Il saisit l'occasion cette année encore d'apporter à notre Association le meilleur des témoignages d'attachement, celui de sa présence au banquet du Groupe Parisien, le 8 mai, qui en rehaussait l'éclat.

Nous prions Mme Paganon, M. Pierre Paganon et tous les siens de recevoir nos condoléances émues.